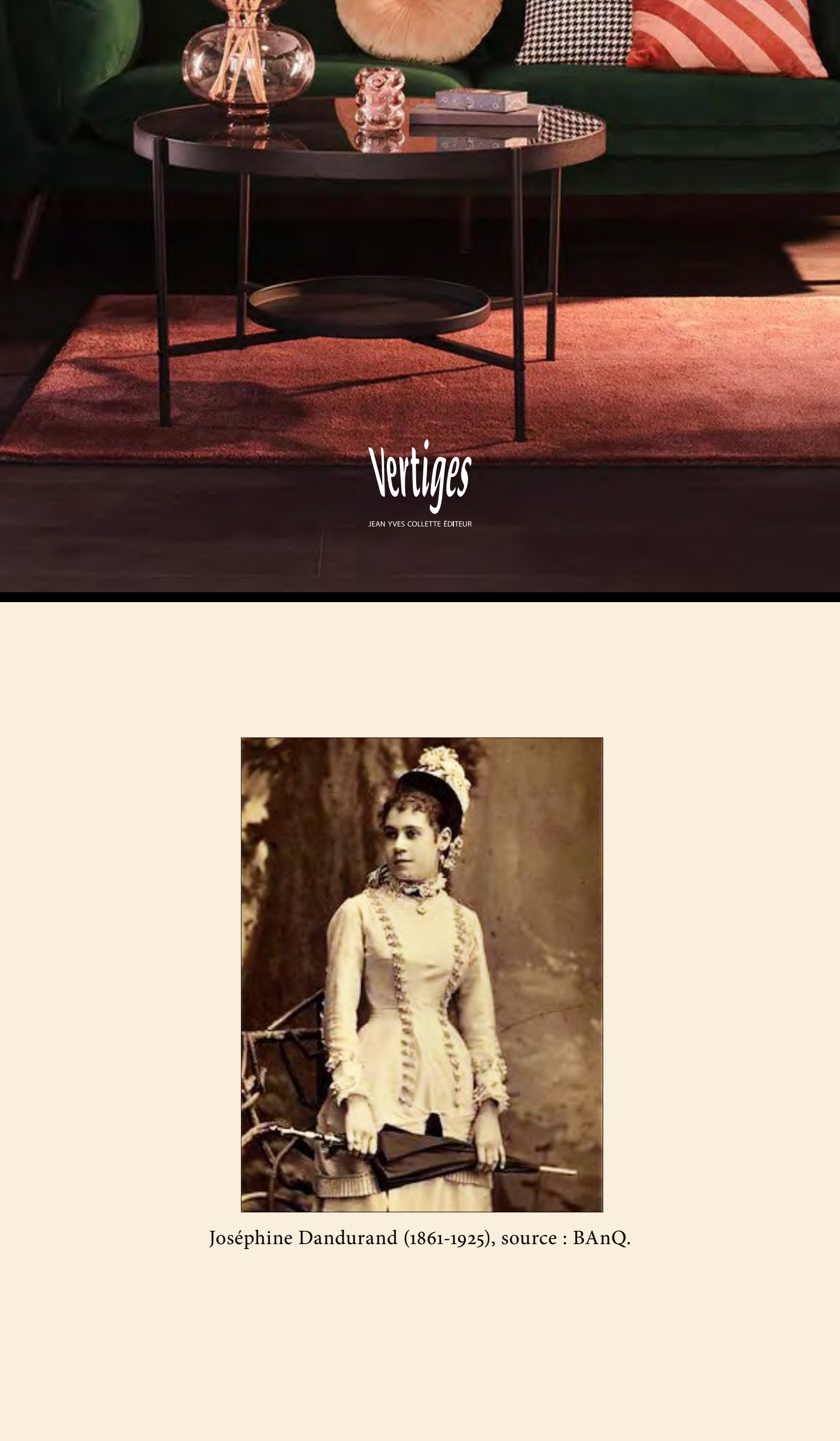


Rancune



Vertiges
JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITIONS

Scène I

ARMAND, ADOLPHE

Ils entrent en causant.

ADOLPHE

...C'est-à-dire que tu refuses de tenir tes engagements, et tes bonnes raisons pour cela sont que : « voyager t'ennuie » – « tu serais un triste compagnon » – « tu n'es pas dans ton assiette ! » – tu patauges enfin et moi j'en suis pour mes projets à l'eau.

ARMAND

Mon cher ami, j'en suis désolé...

ADOLPHE

Oui, je sais que tu m'accordes tes sympathies ; c'est quelque chose assurément.

ARMAND

Franchement, Adolphe, je ne comprends pas pourquoi tu insistes. Ce voyage que nous projetions avec entrain, il y a deux mois, me répugne tellement aujourd'hui, que tu aurais l'air de me traîner au bain si je consentais à t'accompagner.

ADOLPHE

Me diras-tu au moins la raison de ce caprice ?

ARMAND

Encore une fois, je n'en sais rien ; seulement tout ce que je puis te dire, c'est que je ne me suis jamais senti moins touriste qu'aujourd'hui.

ADOLPHE

Tiens, veux-tu que je t'apprenne, moi, quel diable te tourmente ? Mon pauvre Armand, tu es amoureux.

ARMAND

Peuh !

ADOLPHE

Voyons ! la petite cousine ! hein ? ...Avoue donc !...

ARMAND

Souriant

Je n'ai rien à avouer. Irène se soucie de moi comme des brins d'herbe qu'elle a la manie d'arracher au bord du chemin, chaque fois que nous nous promenons, quelle tourmente, un peu entre ses doigts et jette ensuite dans la poussière.

ADOLPHE

Mais toi ?

ARMAND

Bah ! moi, qu'importe ?

ADOLPHE

Tu n'es pas indifférent, à ce qu'il me paraît.

ARMAND

Oh ! tu aurais tort de penser, mon cher colonel, que je suis désespérément amoureux. Me voilà à un âge où l'on ne se fait plus de gros chagrins pour une amoureuse manquée, dis ? ... je t'accorde qu'Irène est une perle, que l'on n'en rencontre pas de pareilles tous les jours... Pour être franc, je ne jure pas que si j'avais vingt-cinq ans au lieu de trente, que si elle me témoignait un peu d'inclination, je ne serais même assez fou ! ...mais il y a une telle disproportion d'âge entre nous, et puis – surtout ! – comme je n'ai pas l'honneur de plaire, ma foi, je réussirai à en prendre assez philosophiquement mon parti.

ADOLPHE

Ton discours prouve un désintéressement que ton action dément. Tu te résignes facilement à n'être rien pour Irène, mais cependant tu renonces à t'en éloigner...

ARMAND

Bah, tu crois que c'est pour cela ?...

ADOLPHE

La foi sans les œuvres !

ARMAND

En tous cas, la chose est bien claire : Irène ne m'aime pas et ne m'aimera jamais, donc...

ADOLPHE

Tu en es sûr ?

ARMAND

Non seulement elle ne m'aime pas, mais elle semble avoir quelque sujet de m'en vouloir. J'ignore ce qui lui déplaît tant en moi, ou ce que j'ai pu faire pour l'offenser, mais nous sommes toujours, et malgré tous mes efforts pour être aimable, sur une espèce de pied de guerre. Quel idiot ou quel malchanceux suis-je donc pour justement tomber sur les nerfs des personnes que...

ADOLPHE

Achève ! achève ! ... tu te trahis, mon cher.

Armand embarrassé lève les épaules.

Eh bien, tiens ! que me donnes-tu si je te relève la cause de ta disgrâce ?

ARMAND

Tu sais quelque chose ?

ADOLPHE

Te souviens-tu avoir déjà écrit une opinion sur ta séduisante cousine ? ... Et remarque bien, mon fils, que si les écrits restent, les bêtises courent... Non ! Tu as eu un mot malheureux.

ARMAND

Quoi ? Quel mot ? ...

ADOLPHE

À cette époque tu avais certaine toquade en tête. Tu aurais soutenu que tous les yeux bruns du monde, fussent même ceux d'Irène, n'étaient que de misérables nébuleuses auprès de la paire d'yeux bleus alors en faveur. Il y avait longtemps aussi que tu n'avais vu ta cousine, et... la chrysalide n'avait pas attendu ta permission pour devenir un adorable papillon.

ARMAND

Mais enfin ! Qu'ai-je dit ?

ADOLPHE

Une chose que les femmes ne pardonnent jam... que quand elle n'est plus vraie : tu l'as traitée d'enfant de seize ans, de petite pensionnaire, ajoutant que tu avais une prévention toute particulière contre ces ingénues prétentieuses.

ARMAND

Consterné.

Oui, oui, je me souviens ! Mon dieu, pouvais-je deviner qu'elle ne ressemblait pas aux autres, et surtout, comment prévoir que cette sottise tirade viendrait à sa connaissance ?

ADOLPHE

Eh bien, te voilà renseigné. À toi maintenant de réparer habilement...

ARMAND

Réparer ? Jamais ! Je n'aurai le courage de remettre ma bécasse sur le tapis. D'ailleurs, à quoi bon ?

ADOLPHE

Peut-être ne demanderait-elle pas mieux que de pardonner.

ARMAND

Mais puisqu'elle ne peut pas me souffrir !

ADOLPHE

Et si je t'affirmais le contraire ? ...

ARMAND

Quoi, tu soutiens sérieusement...

ADOLPHE

Qu'elle t'aime ? Oui !

ARMAND

Enfin, qu'est-ce qui te fait croire... sur quoi te bases-tu ?

ADOLPHE

Eh bien, mon ami, rien qu'à lui entendre dire : « cousin » ou « petit cousin ! » ... Ces inflexions-là ne trompent pas. Et puis j'ai d'autres indices...

Il se lève.

Enfin, Armand, prends mon conseil. Monte à l'assaut de ce petit cœur mal défendu. Attaque la citadelle ! Tu en recevras tout d'abord une vigoureuse bordée parce que la rancune qu'elle a sur le cœur devra passer la première ; mais vrai, si j'étais toi, je ne craindrais pas trop de braver ce premier feu... tu n'auras qu'à saluer la balle, à laisser passer... Tu diable ensuite si tu n'es assez habile pour enlever la place désarmée !

ARMAND

Avec entrain.

Voilà qui est militairement parlé, mon colonel ! Je crois, que votre hardiesse me gagne ! Si vraiment la forteresse n'est pas mieux gardée que tu le prétends, je te promets d'en tenter l'assaut !

ADOLPHE

À la bonne heure ! Je t'aime mieux, ainsi... Puis, tiens, ça ne te va guère ce métier de soupirant méconnu. Je t'ai vu toujours, confiant, sûr de toi – et à juste titre, heureux coquin ! – ce n'est pas le moment de retraiter parce que le succès de cette affaire te tient plus au cœur ! ...

ARMAND

Perfide ! Tu me tentes. Ma foi je ne vois pas en effet pourquoi je lui plairais moins qu'un autre.

Il offre un cigare.

ADOLPHE

Précisément.

ARMAND

Viens-tu fumer ?

ADOLPHE

À part, choisissant un cigare.

Le voilà sur la voie.

Haut, se dirigeant vers la porte.

Mais ne perds pas de vue, mon garçon, qu'il te faudra user de ruse avec ce petit serpent. Cette guerre qu'elle te fait, au fond n'est que de l'escrime ; mais si tu te défends comme un âne tu n'en perdras pas moins la partie.

Ils sortent.

Scène II

IRÈNE, puis ADOLPHE

IRÈNE

Accourant.

Mais ! où se cache-t-il ce vilain colonel ?

Allant vers la porte du jardin.

Ah ! je vous vois vous sauver, méchant parrain !

Elle fait, à la cantonade, un second salut, indifférent, destiné à Armand.

Bonjour, cousin.

ADOLPHE

L'embrassant.

Bonjour, bonjour, ma mignonne !

IRÈNE

Joyusement.

Bonjour. Mais pourquoi vous cacher comme cela ? Ma tante m'apprend tout à l'heure votre arrivée. Je m'élançai, j'accours, je vous cherche partout, fuyant météore, et je n'arrive toujours que pour vous voir disparaître... Comme je suis contente de vous voir, mon vieil ami ! ... On peut encore vous appeler ainsi ?

ADOLPHE

Oui, oui, toujours.

Lui tenant les deux mains et la considérant avec admiration.

Mais est-ce bien toi ? ... Est-elle grande, et... changée !

IRÈNE

Rien que ça ?

ADOLPHE

Et coquette déjà, bon dieu !

IRÈNE

Voyons, d'où sortez-vous ? Il y a longtemps qu'on vous attend ici.

ADOLPHE

D'où je sors ? Je ne sors pas du tout, je rentre. Voilà quinze jours que je suis dehors.

IRÈNE

Ah oui, les manœuvres ; c'est du véritable héroïsme que de manœuvrer avec ce soleil de plomb sur la tête. Je ne sais comment vous pouvez y résister. Tenez, moi, j'adore pourtant courir la campagne...

ADOLPHE

Toute seule ?

IRÈNE

Comment toute seule ? ... Ça dépend... enfin ce n'est pas la question. Je vous dis que dans mes courses de tous les jours, ma préoccupation constante est d'éviter le soleil...

ADOLPHE

Quel soleil ?

IRÈNE

Après une pause, souriante.

Mon Dieu, le vrai, il n'y en a qu'un pour moi, vous savez bien cela.

ADOLPHE

Ah ! c'est la chose au monde dont je suis le moins sûr !

IRÈNE

Dans tous les cas, je-ne-l'aime-pas, sous quelque forme que vous puissiez le comprendre.

ADOLPHE

Cela me paraît bien invraisemblable, encore une fois. Je suis même certain que... si tu avais la certitude qu'il t'aime, lui, à en être malheureux, à en perdre la tête !

IRÈNE

Qui, le soleil ?

ADOLPHE

D'un air entendu.

Oui.

IRÈNE

Mon vieil ami, on voit que vous avez vécu en intimité avec ce dernier depuis quinze jours...

ADOLPHE

Impertinente !

IRÈNE

Vous êtes devenus si bons amis tous les deux que vous voilà pris d'une belle ardeur pour plaider sa cause ! ... J'admire le zèle que vous mettez à me prouver qu'il m'est agréable.

ADOLPHE

S'animant.

C'est que réellement il est charmant ! Que je serais enchanté de te le voir apprécier. Je le connais celui-là et puis te répondre qu'il te rendrait heureuse !

IRÈNE

Mais qui donc ?

ADOLPHE

Qui ! Qui ! Tu le sais bien, petite fûtée !

IRÈNE

Se levant.

En vérité, mon vieil ami, vous avez aujourd'hui un air rusé que je ne vous ai jamais vu. Vous sentez le mystère d'une lieue. Avec cela, vous ramenez tout... si habilement au sujet qui vous obsède...

ADOLPHE

De même.

S'il est quelqu'un de rusé ici, ce n'est pas ton humble serviteur, qui s'aperçoit bien, du reste, que tu te moques de lui... Qu'importe ? tu m'as compris ; je te laisse à tes réflexions. Je n'ajouterais qu'un mot : prends la peine de remarquer de quel tendre intérêt, de quelle dévotion tu es l'objet. Si alors ton bon petit cœur endurci ne se fond comme par enchantement...

IRÈNE

Mon cher parrain, je n'entends rien de rien à tous ces rébus.

ADOLPHE

Pauvre mignonne, tu es donc bien obtuse !

IRÈNE

Ou vous, bien obscur.

ADOLPHE

Suffit ! Au revoir, ma chérie, je monte chez ta tante.

IRÈNE

Au revoir, parrain.

Fausse sortie d'Adolphe.

ADOLPHE

Sur le seuil de la porte.

Ah ça, Irène, si tu sors ce matin, méfie-toi du soleil ! C'est un traître, qui n'attend pas qu'on l'invite, qui se cache partout. Il t'attendra à tous les détours de route et saura te trouver sous quelque ombrage que tu te réfugies.

IRÈNE

Vivement.

S'il osait se permettre de m'imposer sa compagnie, je le recevrais comme on reçoit les importuns.

ADOLPHE

Je l'avertirai.

Fausse sortie.

IRÈNE

Contrariée.

Parrain !

ADOLPHE

Revenant.

Eh bien !

IRÈNE

Le menaçant du doigt.

Ne dites rien !

ADOLPHE

À qui donc ?

IRÈNE

Fait une moue d'impatience.

Hum ! ... À qui vous voudrez !

Scène III

IRÈNE, seule

Je ne sais ce qu'ils ont à me tourmenter avec cet éternel cousin ! ... J'ai envie de ne plus le regarder ; comme cela, ce sera fini ! ... Ce qui est suprêmement agaçant, c'est que tout le monde, a dans la tête que je l'adore ! Non, c'est insupportable. On pense donc que mon indifférence à son égard n'est qu'une pose ! ... Et pourtant !

Elle va distraitement vers le secrétaire, prend un portrait qu'elle regarde d'abord machinalement, puis avec attendrissement.

Pourtant !

Rejetant le portrait.

Non ! ... non ! Il ne faut... Je ne l'aime pas ! ... Il ne manquerait plus maintenant que parrain se mit à le persuader que j'en raffole ! ... Mais, c'est qu'il le croirait, l'insolent ! ... Ne disait-il pas, l'année dernière, rien qu'à l'idée ridicule que je pouvais penser à lui : « J'ai une répulsion instinctive pour les fillettes de seize ans et les petites pensionnaires ! » Heureusement que ces mêmes pensionnaires ont en horreur les vieux cousins célibataires dont personne n'a voulu ! ...

Regardant par la fenêtre.

Mon dieu ! le voilà !

Elle s'assied près de la table, et saisit son ouvrage.

Il serait capable de s'imaginer, me voyant ne rien faire, que je m'occupais de lui...

Scène IV

IRÈNE, ARMAND

En costume d'écuyer.

ARMAND

S'avancant derrière Irène et s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

Bonjour, cousine !

IRÈNE

Sans se déranger et travaillant activement.

Bonjour, cousin !

ARMAND

Vous ne me regardez pas ?

IRÈNE

Riant.

Pardon, mais... j'ai là un ouvrage un peu difficile.

Après une pause.

Je vous regarderai tout à l'heure, au lunch.

ARMAND

Vous brodez des pantoufles ?

Irène, travaillant toujours, fait un signe affirmatif.

ARMAND

Est-ce pour moi, petite cousine ?

IRÈNE

Se retournant vivement.

Vous dites ?

ARMAND

Un peu décontenancé.

Je vous demandais si vous êtes assez gentille pour me broder des pantoufles.

IRÈNE

Riant.

Ah ! ah ! ah ! Il me semble que je suis gentille tant qu'il faut, mais j'avoue que je n'avais jamais songé à cela, cousin.

ARMAND

Alors c'est pour un autre.

IRÈNE

Probablement.

ARMAND

Et l'on ne peut pas demander qui, je suppose ?

IRÈNE

À moins d'être indiscret.

ARMAND

Ainsi vous l'avouez...

IRÈNE

Je n'avoue rien du tout.

ARMAND

Ce serait superflu. D'ailleurs je le demanderai à ma tante, car j' imagine que vous avez son approbation.

IRÈNE

Mais c'est qu'il devient très ombrageux.

Haut.

Vous ne ferez pas cela, cousin. Si vous me dénoncez, gare à vous ! ... Et tenez, puisque vous voulez le savoir absolument, c'est pour parrain.

ARMAND

À part.

Elle me trompe évidemment.

Haut.

Ah oui, parrain, toujours parrain !

IRÈNE

D'ailleurs, ne soyez pas jaloux, j'ai aussi commencé un petit ouvrage à votre intention...

ARMAND

À l'autre bout du salon, se retournant.

Ah !

IRÈNE

Après avoir cherché dans son panier à ouvrage, produit un bonnet grec en velours rouge, elle le met sur son poing et l'exhibe.

Voyons, où est-il maintenant. Ah... voilà. Ce n'est pas fini. Il y a un gland qu'on met là et qui retombe sur l'oreille ! ...

ARMAND

Après une pause.

Vous ne supposez pas que je porterais pareille horreur ?

IRÈNE

Vous ne l'aimez pas ? ...

ARMAND

Oui, sur la tête d'un octogénaire paralytique.

IRÈNE

Regardant le bonnet d'un air désappointé.

Quel dommage !

Le fourrant subitement dans son panier.

Qu'importe ? je le donnerai à Eugène.

ARMAND

Eugène ?

IRÈNE

Le jardinier. Ses cheveux aussi commencent à...

ARMAND

Vexé, va pour parler, puis se ravisant, hausse les épaules. Il se rapproche d'Irène et s'assied près d'elle.

Pour moi vous ne songeriez jamais à broder ainsi ?

IRÈNE

Je ne dis pas cela.

ARMAND

Mais vous ne dites pas le contraire ?

IRÈNE

N... non. Franchement, cousin, vous devez comprendre cela. Un travail qui demande autant de temps et de persévérance suppose un certain... enthousiasme que... enfin, qui ne se professe pas généralement de cousin à cousine.

ARMAND

Piqué.

Tiens !

IRÈNE

Non pas que je doute que vous ne puissiez à l'occasion inspirer cet enthousiasme à d'autres, plus étrangères... qui vous connaîtraient moins...

ARMAND

Charmant ! Ma parole ! ... Vous me dites là des vérités très flatteuses !

IRÈNE

Souriant.

Mon dieu, je ne sais comment vous vous y prenez pour me faire dire des choses désagréables qui sont loin de ma pensée. Tenez, cousin, prenons un exemple : Demandez-vous à votre sœur et à votre fiancée le même genre d'affection ?

ARMAND

Mais c'est que vous n'êtes pas du tout ma sœur, vous, méchante... Vous êtes même – entre nous, chère cousine – ma parente un peu bien éloignée. Mais voyons, dites-moi, vous-même, petite casuïste, de quelle façon particulière vous m'aimez... je serais curieux de connaître l'exacte nuance. Qu'est-ce que vous pourriez faire pour moi ?

IRÈNE

Moi ?

Comptant à demi-voix les points de sa broderie.

Un...deux...trois... Ce que je ferais pour vous ? Oh ! bien des choses !

ARMAND

Si par exemple vous me voyiez tomber dans la rivière et sur le point de me noyer ? ...

IRÈNE

Oh ! que me dites-vous là ? Je préviendrais les gens, je crierais, je vous jetterais une corde ! Est-ce que je sais, moi ? Un... deux... trois... quatre...

ARMAND

Et si j'étais malade, dangereusement malade ?

IRÈNE

Je vous enverrais porter des bouillons, des confitures aux prunes. J'adore ça les confitures aux prunes ; vous ? ... enfin des douceurs, comme on dit.

ARMAND

Rien que cela, petite cousine ?

IRÈNE

Comment, rien que cela ? Vous êtes bien exigeant. Il ne faut pas attendre des actes héroïques d'une « enfant. »

ARMAND

Fait un mouvement à cette insinuation, puis se renversant dans son fauteuil.

Décidément vous ne me laissez aucune de mes illusions. J'étais assez fou pour me figurer que je comptais un peu pour vous.

IRÈNE

Un peu ! ... Oh ! cousin, beaucoup !

ARMAND

J'espérais, petit cœur de roche, que je vous manquerais peut-être quand je serai parti.

IRÈNE

Parti ? où ça ?

ARMAND

Se tournant vers elle, étonné.

Vous le savez bien...

IRÈNE

En Europe ?

ARMAND

Mais oui.

IRÈNE

Mon Dieu, je commence à m'habituer à l'idée de cette catastrophe. Il y a quinze jours, vous arriviez pour nous faire vos adieux et depuis...

ARMAND

En effet, je dois vous sembler bien ridicule ?

IRÈNE

Je vous trouve fort aimable, car enfin je suppose que vous nous reconnaissez quelque charme...

ARMAND

Nous ? ce pluriel est parfait !

IRÈNE

Pardon si je m'y suis fauflée. J'espérais que vous n'objecteriez pas...

ARMAND

Qu'importe, je vous surprendrai un de ces matins. Je me réveillerai avec le courage de vous quitter ! – vous au pluriel – et pour longtemps.

IRÈNE

Cherchant dans son panier à ouvrage.

Voilà un mot qui n'est pas aimable, cousin.

Regardant par-dessus l'épaule d'Armand.

La simple politesse eût dû vous engager à le retenir.

ARMAND

Avec un soupir.

Il s'agit bien de politesse... Vous cherchez quelque chose ?

IRÈNE

Oui, ma laine jaune, voulez-vous me la donner ? là, sur la table... Merci.

ARMAND

La regardant travailler.

Vous mêlez de la laine jaune à votre ouvrage ? ... savez-vous de quel sentiment cette couleur est le symbole ?

IRÈNE

De la jalousie !

ARMAND

Oui, de la jalousie.

IRÈNE

En voilà une horrible chose. Pour moi il n'y a rien d'aussi affreux qu'un jaloux.

ARMAND

Se levant et marchant.

Dites qu'il n'y a rien d'aussi malheureux !

IRÈNE

Vous dites cela avec une conviction – vous l'avez été peut-être ?

ARMAND

Mon dieu ! qui ne l'est pas ? Qui ne l'a été à ses heures ? Le diable est si ingénieux pour tourmenter ses...

Il regarde à ses pieds.

IRÈNE

Ses amis ? ... Bon ! vous avez les pieds pris dans ma laine bleue ! Franchement, vous manœuvrez assez mal pour un grand garçon... Mais, c'est que vous êtes complètement pris dans mes filets !

ARMAND

Le regrettez-vous ?

IRÈNE

Dans le moment, puisque vous me mettez mes filets, c'est-à-dire ma laine bleue, hors de service.

ARMAND

Qui cherche à se dégager.

Vous ne m'aimez donc pas du tout, petite cousine ?

IRÈNE

Riant.

Mais si ! Dites donc, cousin, vous êtes bien sentimental ce matin. Je vous ai fait ma déclaration déjà, mais je vais la réitérer puisque vous êtes si incrédule : je vous aime comme toute petite cousine bien née doit aimer son grand et respectable cousin.

ARMAND

Pas davantage ?

IRÈNE

Excusez du peu, c'est de bon cœur !

Armand lui donne la laine qu'il a pelotonnée ; elle la jette dans son panier.

Là ! c'est assez travailler... Je m'en vais courir les bois. Vous ne savez pas comme c'est ravissant cet air du matin !

ARMAND

Lui barrant le passage.

Ainsi vous me verriez me noyer que vous ne vous précipiteriez pas pour me secourir !

IRÈNE

Que vous êtes drôle ! Vous savez bien que je ne puis pas nager... et puis, pardonnez-moi, mais vous auriez l'air un peu... bête, un grand garçon comme vous, d'être sauvé par une petite fille.

ARMAND

La laissant passer.

On est bien malheureux, Irène, quand on sent que personne ne tient à soi, qu'on peut souffrir et puis mourir sans qu'une sympathie songe à nous consoler ou à nous plaindre !

IRÈNE

Décidément, vous voyez les choses en noir aujourd'hui. Pourtant si vous vous mettez à prendre ces airs, tragiques, vous allez certainement effaroucher les sympathies. J'aime les gens, moi, qui ne souffrent jamais et qui ne se meurent point...Au revoir, cousin.

Elle se retourne sur le seuil.

Et surtout, je vous prie, prenez garde à votre précieuse santé.

Elle disparaît.

ARMAND

Irène ! nous allons au lac en phaéton, tout à l'heure.

IRÈNE

Dans la coulisse.

Bon voyage ! ...

ARMAND

Vous ne viendrez pas ?

IRÈNE

Dans la coulisse.

Non, merci, il fait trop chaud !

Scène V

ARMAND

Seul.

Il demeure immobile pendant un moment et réfléchit profondément ; à la fin il étouffe un juron et fait un violent geste de colère.

C'est sa faute aussi lui ! S'il ne m'avait entré cette idée dans la tête... ai-je été assez ridicule ? Me suis-je assez obstiné à croire que son dédain n'était qu'une feinte, et à le lui laisser voir. Aussi me suis-je vu tour à tour traité de fat, de maladroit et de respectable ! ... S'est-elle assez moquée de moi, la méchante ! ... C'est comme si elle eût fait exprès de déployer toutes les grâces de ses dix-sept ans fleuris, rayonnants, adorables et de me crier avec sa cruelle mutinerie : Tu vois cela ? ... eh bien, ce n'est pas pour toi ! ... Non, elle n'est pas pour moi cette exquise enfant. De tels bonheurs n'arrivent pas... Elle appartiendra peut-être à un ingrat ou à un imbécile qui ne saura pas l'apprécier !

Passant sa main sur son front comme pour en chasser un rêve fou.

J'étais si heureux ce matin quand je pensais... pourquoi faut-il que ce soit impossible !

Scène VI

ARMAND, ADOLPHE

ADOLPHE

Ah ! je te cherchais.

ARMAND

Lui tendant la main d'un air navré.

Adolphe, je suis bien malheureux !

ADOLPHE

Surpris.

Bah ! qu'est-ce qui t'arrive ?

ARMAND

Il ne m'est plus permis de rien espérer... mon sort est fixé !

ADOLPHE

Que me chantes-tu ?

ARMAND

Je viens d'acquérir la certitude qu'Irène me déteste.

ADOLPH

Enfant ! Naïf !

ARMAND

S'emportant.

Sapristi, tu es drôle, toi ! Quand je te dis qu'elle vient ici même de me le dire, il n'y a pas une minute.

ADOLPHE

Bêtises ! tu t'y seras mal pris !

ARMAND

Mal pris ! mal pris ! C'est toi qui es bête ! Crois-tu que si je m'y étais bien pris elle m'eût assuré qu'elle m'adore en récompense de mon habileté ?

ADOLPHE

Tu admets donc que tu n'as pas été habile ?

ARMAND

Ah ! si j'ai été ridicule par exemple, je te dois cela à toi. Tu jurais qu'elle m'aimait.

ADOLPHE

C'est vrai !

ARMAND

Bon ! Ne recommence pas, par exemple.

ADOLPHE

Mais je vois bien que tu me gâtes cette affaire, je serai obligé de me passer de toi pour la conclure.

ARMAND

Tristement.

Ah ! tes conclusions sont toutes prévues ! Ne t'occupe plus de moi, mon ami, je t'en prie. Tu perdras ton temps à lutter contre mon maudit guignon... Le diable m'emporte si je me soucie de cette exécration existence ! ... Ouf !

Il sort.

ADOLPHE

Le regardant s'éloigner.

Eh bien ! elle est jolie sa philosophie !

Scène VII

ADOLPHE

Seul.

Allons, ce sera peut-être plus rude que je ne croyais, s'ils se mettent ainsi à tirer chacun de son côté. Sacrebleu ! moi, les femmes, cela m'embrouille. C'est des airs innocents, tout le système compliqué de la stratégie féminine. Et puis ! ... il y a une chose sans laquelle on ne peut compter avec elles : leur « dignité » ! cette précieuse dignité, leur protection, leur seule défense, leur calmant suprême dans les crises du cœur. Elles lui sacrifieraient leur bonheur même. Qu'importe ? Il ne sera pas dit que je suis venu pour rien. Mille tonnerres ! mon colonel, on a une filleule ou on n'en a pas ; si on a une filleule, il faut à tout prix assurer son bonheur !

On entend Irène chanter dans la coulisse.

Justement, la voici... Attention, soyons prêt ! Ah ! mes entêtés ! je vous marierai coûte que coûte !

Scène VIII

ADOLPHE, IRÈNE

Irène entre en fredonnant joyeusement ; son tablier de mousseline, qu'elle tient des deux mains, est rempli de fleurs.

IRÈNE

Comment, vous n'avez pas bougé ? Ah ! le parrain paresseux que vous faites ! Tenez, vous allez m'aider à faire mon bouquet. Voulez-vous m'enlever mon chapeau.

Adolphe le prend par les bords.

Non, non ! pas comme cela ! C'est noué ici... sous le menton.

ADOLPHE

Dénouant doucement les brides.

Comme ça ?

IRÈNE

Bien !

Déversant les fleurs sur la table.

Ouf ! qu'il fait chaud ! Prenez les feuilles. Vous me les fournirez à mesure que je les demanderai. Ces œillets sont-ils beaux ! ... Sentez-vous cela ! ... hein ! ... J'en ai comme cela de trois couleurs.

ADOLPHE

Avec admiration.

Franchement, mademoiselle, cette course matinale ne vous a pas fait de tort ! Un coloriste tant soit peu partial soutiendrait que ces fleurs pâlissent...

IRÈNE

Souriant.

Chut ! donnez-moi une feuille. Faites votre devoir et tenez-vous tranquille.

ADOLPHE

Oui, voilà comme je suis traité. Vous oubliez, mademoiselle, que vous me devez le respect ; que je vous ai vue haute comme cela...

IRÈNE

Vite donc, une feuille. Mon dieu, il y en a bien d'autres qui m'ont vue haute comme cela...

ADOLPHE

Et que tu maltraites également !

IRÈNE

C'est étonnant, parrain, comme vous êtes nigauds, vous autres, les hommes...

ADOLPHE

Merci !

IRÈNE

... dans certaines circonstances. Laissez-moi donc achever. Je ne dis pas cela pour vous, je parle de votre sexe en général... Voulez-vous me donner une feuille ?

ADOLPHE

Dans quelles circonstances ?

IRÈNE

Tenez, des hommes qui ont presque le double de notre âge deviennent parfois devant nous de simples enfants. C'est la même candeur, la même aveugle crédulité. Nous leur faisons à plaisir avaler des couleuvres, et sans que leur logique s'en étonne, nous les transportons brusquement de la pure extase au plus noir désespoir. Vous êtes tous comme cela...

ADOLPHE

Pardon ! ... Étant donné certain état d'âme.

IRÈNE

Parfaitement. Étant donné certain état de cœur, le plus fier et le plus sérieux d'entre vous devient la dupe la plus facile...

ADOLPHE

De votre perfidie. Et cela vous fait rire !

IRÈNE

Si cela nous amuse, je crois bien. Vous êtes si drôles avec votre mine piteuse de brebis tondues, de martyrs sans espoir.

ADOLPHE

Pauvres nous !

IRÈNE

On vous maltraite, on frappe à tour de bras et vous n'en courbez toujours que plus la tête. Vous prenez des airs désolés et l'on croit que vous allez vous mettre à pleurer. C'est d'un comique ! Si vous aviez seulement la pensée de vous redresser, de parler avec dignité, d'un accent noble et mâle de ressaisir tout d'un coup votre gravité d'homme. Oh ! alors les rôles changeraient bien vite, mais il n'y a pas de danger... Aussi longtemps qu'il y aura de jolis grands garçons follement épris de méchantes fillettes... Tant que le monde sera monde, les choses iront ainsi !

ADOLPHE

C'est très vrai ce que tu dis là, Irène, c'est très vrai ; mais ceci ne l'est pas moins...

Appuyant avec intention.

... vous ne pouvez donner une plus grande marque d'intérêt au jeune homme que vous tourmentez ainsi que cette persécution même...

Irène fait un mouvement.

Rien ne prouve mieux qu'il plaît, qu'il est aimé... Te faut-il une feuille ?

IRÈNE

Embarrassée.

Je ne suis pas de votre avis. Ah ! Tenez, parrain, connaissez-vous l'emblème de cette fleur ?

ADOLPHE

Non, ma chérie.

IRÈNE

C'est la sagesse. Savant philosophe, je vous décore.

ADOLPHE

Se levant avec empressement, tandis qu'Irène attache la fleur à sa boutonnière.

Mille grâces, ma charmante souveraine...Pourtant, vous m'êtes bien supérieure dans l'art subtil de philosopher. Vous ne faites que cela depuis un quart d'heure. Pas à l'honneur de mon sexe, par exemple... Mais, attendez donc...(Il prend au hasard une feuille sur la table. À part.) Voilà mon affaire ! (Haut.) Connaissiez-vous l'emblème de cette fleur, vous qui savez tant de choses ?

IRÈNE

Moqueuse.

Je sais au moins que cette fleur est une feuille !

ADOLPHE

C'est juste. Eh bien ! de celle-ci alors ?

IRÈNE

Mais non.

ADOLPHE

Elle est le symbole de l'amour caché... Timide enfant, permettez qu'à mon tour, je vous décore !

Il lui offre la fleur, qu'elle remet sur la table. À part.

Là !

IRÈNE

Se troublant.

Comment ! je ne vois pas en quoi je mérite... Je ne comprends pas... Je ne comprends pas du tout...

ADOLPHE

Se frottant les mains.

Je vois au contraire que vous saisissez parfaitement.

IRÈNE

Je ne sais ce que vous voulez dire.

Elle passe à la table de gauche.

ADOLPHE

À part.

Parbleu ! Je brûle mes vaisseaux !

Haut.

Ce que je veux dire, c'est que tu aimes Armand. Ose soutenir le contraire.

IRÈNE

Fort troublée, riant avec contrainte.

J'aime... Lui ? ... Ah ! par exemple. Vous tombez mal !

Elle bouleverse fiévreusement son panier à ouvrage.

Un cousin ! c'est ridicule... Est-ce vous qui avez escamoté mon fil ? ... Je n'ai rien pour attacher ce... chose. Attendez un instant.

Elle sort en courant.

Scène IX

ADOLPHE, puis ARMAND

ADOLPHE

Joyeusement.

Allez, ma belle enfant, allez cacher votre trouble ! Votre émotion vous a trahie. J'ai maintenant un pied dans la citadelle. La partie est gagnée !

À Armand qui entre.

Arrive ici, imbécile ! Je viens d'avoir avec Irène une entrevue à ton sujet.

ARMAND

Avec calme.

Après ?

ADOLPHE

Après ? ... Eh bien, après ! Elle t'adore ! ...

ARMAND

Assez de cette comédie, mon ami, de grâce !

ADOLPHE

Eh ! mon dieu ! Crois-le ou ne le crois pas, tu es libre, mais je te dis positivement qu'elle t'adore !

ARMAND

Avec émotion.

Es-tu sérieux ? ... Je t'en prie, Adolphe, ne me donne pas un vain espoir... T'aurait-elle dit...

ADOLPHE

Oui... ou à peu près.

ARMAND

Saisissant ses deux mains.

Oh ! fais-le lui donc répéter un peu que je l'entende !

ADOLPHE

Tout beau, monsieur, c'est ton affaire maintenant. Arrangez cela entre vous deux... Ce n'est pas déjà si facile. La voici ! parlons d'autre chose.

Montrant la fleur à sa boutonnière.

Parlons de cela.

Scène X

ARMAND, ADOLPHE, IRÈNE...

Qui entre en attachant tranquillement son bouquet.

ARMAND

Allant au-devant d'Irène.

Il paraît que vous avez tenu parole, et que vous les avez courus les bois, petite sauvage ! Depuis une heure il a été impossible de vous trouver en pays civilisé... Oh ! les belles fleurs !

IRÈNE

N'est-ce pas qu'elles sont jolies ? C'est ma moisson de ce matin.

ARMAND

Ah ! et c'est vous qui avez ainsi fleuri mon brave ami ? ... Il a toutes les chances, ce brigand-là ! ...

ADOLPHE

Certes ! et j'en suis fier de ma décoration. Figure-toi que cette précieuse chose m'élève au rang des Salomon. Elle est le monument de ma sagesse transcendante.

ARMAND

Eh bien ! je ne l'envie plus ton monument. C'est un brevet de vétusté ; voilà tout. Au reste, je n'ai pas à me plaindre. J'ai eu ma part des gentilleses de ma cousine.

ADOLPHE

Toi ?

IRÈNE

Comment cela ?

ARMAND

C'est un divertissement qu'elle se donne volontiers de nous traiter de vieux, dans ses mauvais moments.

Non, ma mignonne, non, ni moi non plus !

À part.

C'est comme si j'avais avalé un boulet.

Haut.

Je vous le disais bien, sacrebleu ! que vous vous aimiez ! ... Console-toi ! Voyons ! Si vous m'aviez écouté, nous aurions été heureux sans toutes ces larmes.

Essuyant les yeux d'Irène.

Bon, voilà !

ARMAND

Prenant la main d'Irène.

Chère petite folle, que vous êtes bonne et...

Plus bas.

... comme je t'aime ! Vous le voulez bien ? Voyez, c'est à genoux que je vous le demande... Irène, regardez-moi, vous me pardonnez ? ... Irène ! je vous jure que si vous ne voulez pas de cette vie que je mets à vos pieds, je ne...

IRÈNE

Faisant mine de lui mettre un doigt sur la bouche.

Ne dites pas de bêtises ! ... vous médirez encore des petites pensionnaires ?

ARMAND

Jamais ! ... Je dirai qu'elles sont curieuses, qu'elles lisent des lettres qui ne sont pas pour elles, mais je penserai qu'elles sont divines et qu'elles me rendent bien heureux.

Il porte les mains d'Irène à ses yeux humides.

IRÈNE

Fi ! ... Un homme qui pleure ! ...

ARMAND

Oh ! quand c'est le bonheur !

ADOLPHE

S'essuyant le front.

Ouf ! ... quelle besogne tout de même que d'être parrain ! ... Aussi quand on m'y repincera...

À Armand.

Entends-tu, toi, ne me demande jamais ça...

ARMAND

Distrait, qui cause avec Irène.

Hein ! ... certainement.

ADOLPHE

Ils ne m'écoutent plus ; il est évident que je cesse d'être indispensable. Allons, mes enfants, venez embrasser votre tante qui va être bien heureuse, et une autre fois vous croirez votre vieil ami quand il vous dira que : Tonnerre ! quand on s'aime on se marie.

FIN

Rancune,
comédie en un acte et en prose
de Joséphine Dandurand (1861-1925),
a été représentée la première fois
à l'Académie de musique de Québec,
le 22 février 1888.

L'ouvrage est paru chez
C.O. Beauchemin & Fils,
à Montréal, en 1896.

ISBN : 978-2-89854-762-1
© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal : BAnQ, premier trimestre 2026

– 2 763^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org